

GRAZ-BERLIN. NOTES RAPIDES D'UN SÉJOUR D'ÉCRITURE À BERLIN

Fiston Mwanza Mujila

Nous ne nous quittons plus depuis que nous avons fait connaissance. Nous sommes devenus, à notre corps défendant, les doigts d'une seule main. Nous nous efforçons donc autant que nous autorisent nos responsabilités à nous rencontrer, de préférence le week-end. Au menu: divagations sur l'art et la poésie, causeries sans tête ni queue, séance impromptue d'un film, promenade dans Berlin, un café ou un jus siroté à la terrasse...

Yiran (Zhao), compositrice de son état ainsi que Benjamin (Stölzel) ont choisi d'entreprendre leur résidence au même moment que la mienne. La première, qui est arrivée de Linz, séjourne comme moi à l'académie des Arts sur la Hanseatenweg, le second résidant dans la Bavière, plus précisément à Munich, loge à Kreuzberg dans un autre atelier de l'Académie des Arts.

L'INSPIRATION ET SES EXIGENCES

La journée s'organise différemment. Chacun possède sa manière à lui de gérer son temps. Mais je dois confesser que j'ai de l'admiration pour Yiran. Elle est capable de rester une journée entière dans son atelier lorsqu'elle compose ou teste une installation sonore. Il m'arrive souvent de rêvasser quant à son mode de création. Je me dis que si j'étais un compositeur, je maîtriserais les rouages de l'affaire et cela m'épargnerait peut-être à lui poser des questions, les mêmes, au sujet de son rythme de travail – Rythme n'est pas le vocable idéal, je dirais, tempo. Par composition, je sous-entends l'acte de produire une oeuvre mais également l'esprit dans lequel se trouve le créateur, le décor, le tâtonnement (du crayon pour ce qui est du plasticien), l'inspiration brusque ou soudaine qui délivre l'artiste d'un long blocage.

Mon geste créatif, depuis que je suis à Berlin, est à l'extrémité de celui de ma collègue. J'échafaude en ce moment une pièce. Toutes les deux minutes, je quitte mon appartement. Tout se passe comme si, les personnages de la pièce de théâtre désertaient les papiers, s'introduisaient dans mon appartement et m'exigeaient de leur procurer à boire et à manger. Au passage, je mange beaucoup pendant l'écriture. Il est fort possible mes personnages participent aussi à la boustifaille. Mais ce dont je suis

certain, ils vivent avec moi dans l'appart-, m'envahissent, m'étouffent... D'où l'urgence de sortir, contrairement de Yiran, dans le Englischer Garten afin de me dégourdir les jambes, et celles de mes personnages.

Il y a deux jours, je me suis longuement entretenu avec elle. Elle voudrait s'inspirer de ma voix pour élaborer une pièce « musicale ». Je mets ce dernier mot entre deux guillemets car son travail sur le plan formel dénote transgression. Yiran m'a fait savoir que cette idée remontait du PLENUM lorsqu'elle m'a vue déclamer mes textes. Elle découvrait ma poésie, j'entrais dans les mystères de son imaginaire.

MAKUTANO OU LE LIEU DE TOUTES LES ESPÉRANCES

Quand j'évoque les activités de PLENUM, je pense immédiatement au vocable swahili MAKUTANO. Ce mot signifie lieu de rencontre ou pour être plus précis espace où les hommes rencontrent d'autres hommes. Et par extension, lieu du savoir, de la science, du partage, du respect et surtout de l'écoute puisqu'il suppose que lorsque quelqu'un émet son avis, les autres attendent, patientent, écoutent... En Afrique, la pratique du MAKUTANO était récurrente dans de nombreuses sociétés ancestrales.

Le PLENUM, est à mon humble avis, une variante de MAKUTANO. Depuis 2007, l'Académie des Arts de Berlin octroie une bourse aux jeunes artistes internationaux dans le cadre du programme JUNGE AKADEMIE. Chaque année, deux membres de chaque section – l'Académie comprend six dont la littérature – proposent à leurs pairs deux artistes. Les douze artistes retenus sont invités à Berlin, avant la résidence à proprement parlée, au PLENUM, sorte d'assemblée offrant à chacun la possibilité de présenter son oeuvre ainsi que ses projets en cours.

Ma candidature a été présentée par Ales Steger, de la section littérature de l'Académie des Arts. Ales m'a invité il y a quelques années à son festival de poésie à Ptuj. Il fait donc office de parrain. Mais pour ma part, j'ai eu la chance en plus d'Ales, d'être accompagné depuis le PLENUM par un deuxième mentor, Thomas Lehr, aussi de l'académie des Arts, basé à Berlin, dont je viens à peine d'achever la lecture de « Schlafende Sonne », son dernier roman.

Toute discipline artistique devrait être une maison dotée de fenêtres. Ces dernières permettent à l'air de circuler de l'extérieur vers l'intérieur et vice-versa, (ré)unissent le domaine du privé à celui du publique... À ce sujet, il me revient une sentence de Cicéron apprise dans mon enfance selon laquelle toutes les disciplines qui touchent à la culture générale ont un lien commun et sont unis comme par une certaine parenté.

Le PLENUM a eu le mérite de sortir de la solitude qui entoure

l'acte de création. Il a été de ces fenêtres et portes d'accès au travail de mes collègues de JUNGE AKADEMIE. J'ai ainsi découvert le cinéma de Ines (Thomsen) qui explore la thématique de la solitude, de l'exil et de la mémoire et dont les personnages sont si attachants qu'ils nous restent dans la caboche des mois durant. La caméra de Nikias (Chryssos) explore pour sa part le mal en nous. D'un humour noir, doublé de sarcasme, il pose un regard glacial sur la nature de l'homme. L'homme, puisque c'est de lui qu'il s'agit, se trouve également au cœur du mouvement artistique de Akram (Assam), jeune metteur en scène de Bagdad. La puissance de son travail tient aussi à ceci: il ne cherche ni à s'attirer de la compassion ou de la pitié, mais renvoie le monde à son propre image. Son œuvre est un chant, un long chant de l'espérance. D'Akram à Isabel (Zintl), architecte et chargée de cours à Stuttgart, il n'y a qu'un pas. Utopie du désir et de l'espérance, le projet « Vertical Open Space » préconise la domestication et l'appropriation de l'espace aérienne. Architecte basé dans la capitale allemande, Martin (Hakiel) étudie, entre autres, les mécanismes de pouvoir et du sens de l'Histoire dans l'érection des édifices publics. Arturo (Domínguez Lugo) en qui je me reconnais dans la thématique, met en scène le corps nu. Il apparaît dans sa technique quelque chose de l'ordre de la défenestration et de la démultiplication de ce corps: le corps comme une marchandise, le corps comme un objet, le corps comme espace de résistance, le corps comme mémoire, corps colonisé, corps esclavagisé, corps démembré... Déconstruction comme poésie du possible c'est ainsi que je pourrais résumer la démarche de Lucía (Simón Medina) qui se trouve à la croisée de chemins artistiques et, qui par voie de conséquence, convoque et la logique, et la mathématique, et la langue et la musique. La musique Hakan Ulus, compositeur turco-allemand introduit à une spiritualité par des références au livre de coran mais également la façon dont il conçoit l'art. Selon lui, composer ou créer relève d'une quête spirituelle, d'une conversation entre l'artiste et les « forces supérieures ». Grace au PLENUM, l'occasion m'a été donné de découvrir l'univers de Dénes Krusovszky, un poète de ma génération. J'évoquerai avec quelques lignes de plus Yiran et Benjamin, que je rencontre régulièrement depuis mon arrivée à Berlin.

L'ANATOMIE DÉSINCARNÉE OU LA PUISSANCE DU VERBE

Lorsque je regarde – je n'analyse pas, j'attends que l'œuvre me parle, éveille ma conscience, m'interroge, secoue mon ventre – une sculpture de Benjamin, deux mots improbablement liés, et je ne sais pas quel motif, me passent par la tête: l'anatomie et la langue.

Par rapport à la langue, je dirais qu'il est un poète solaire. Un poète de lumière. Un poète de l'aube éclatée par le soleil (jua, en swahili) tropical. Ses sculptures sont des mots. Ses sculptures sont un alphabet. Ses sculptures sont une langue. Cha-

cune d'elles raconte, parle, colporte ou énumère (c'est selon) des histoires, qui souvent en de vagues successives, charrient l'oubli et la dépossession. Je m'explique: l'artiste s'active à partir – du moins, les œuvres que j'ai vues – des éléments récupérés, ramassés ou en état de délabrement. Et à l'aune desquels; en poète solaire, poète de l'aube éclatée par le soleil tropical, il fabrique une langue (parfois alambiquée) pour dire le monde.

De l'anatomie, je dirais ceci: les sculptures s'organisent tels des corps. Elles sont des corps ou en ont l'air, des corps morcelés ou déchiquetés, que le poète solaire, rapièce, rafistole, assemble pour le bien de ce bas-monde. Esthétique du surgissement? Ce que je sais avec exactitude, ses sculptures entretiennent un conflit latent ou tout de même un dialogue équivalent avec l'espace dans lesquels elles s'articulent et qu'à chaque changement d'espace, comme l'espérance, elles indiquent d'autres utopies. Esthétique du surgissement?

DES VOIX ET DES CHOSES OU LA RITUALISATION DE LA POÉTIQUE DES SIGNES

Compositrice? Au départ, je considérais (sans trop réfléchir) Yiran comme une compositrice jusqu'au jour où j'ai commencé à discuter avec elle de son travail, à voir et à écouter son œuvre qui explore (à l'excès), questionne (sans pour autant prétendre à fournir les résultats adéquats), exploise l'espace de la composition musicale. Elle recourt (et parfois) détourne des instruments de musique, c'est-à-dire, elle peut en tirer d'autres sons (non prévus), d'autres espérances; en créer d'autres à partir d'autres objets. S'y greffent dans une composition le silence, la lumière, les arts visuels, les éléments performatifs et les médias. yáo yè sur lequel Yiran bosse en ce moment est une série d'installation et: ou des performances à partir, entre autres, des objets pendus. Le terme – 搖(yáo)曳(yè) ist ein sehr poetisches chinesisches Wort, das bedeutet sanft schwingen, um Dinge im Wind sanft schwingenden Blick au beschreiben. Le son et la lumière participent à l'ordonnement (alternatif) d'autres possibilités de captation du monde.

Le corps, qui est source d'énergie, joue un rôle de premier plan, rendu tour à tour comme objet visuel et objet auditif. Cette sacralisation ou ritualisation aboutissent à des performances et installations dont l'espace demeure rétif au temps et à l'ordonnement spatial. Comme chez Benjamin, l'œuvre ne se laisse pas capter, elle ouvre mille horizons de rêves, d'utopies, de prophéties et d'espérance.

L'avantage d'une résidence dans un lieu pluridisciplinaire est qu'elle facilite l'amitié et la collaboration avec d'autres artistes. Yiran est décidée à monter un projet avec moi. Un jour, peut-être, j'alignerais des poèmes en résonance aux sculptures de Benjamin. Qui sait?